



Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »

Le Temps de l'histoire

Hors-série | 2001

Histoire et justice, panorama de la recherche

La sociabilité dans le ressort du présidial de Reims au siècle des Lumières

Véronique Garrigues



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rhei/453>

DOI : 10.4000/rhei.453

ISBN : 978-2-7535-1641-0

ISSN : 1777-540X

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 2001

Pagination : 193-206

ISSN : 1287-2431

Référence électronique

Véronique Garrigues, « La sociabilité dans le ressort du présidial de Reims au siècle des Lumières », *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »* [En ligne], Hors-série | 2001, mis en ligne le 31 mai 2007, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rhei/453> ; DOI : 10.4000/rhei.453

La sociabilité dans le ressort du présidial de Reims au siècle des Lumières

Véronique
Garrigues

Paroles mutines, gestes d'humeur remplissent les registres d'audiences criminelles du présidial de Reims. Ces procès au contenu anecdotique et répétitif ont été consignés dans six registres, de 1722 à 1790, soit au total 842 procès. Le récit de quelques affaires tourne court, et se résume en quelques mots secs, toujours formulés dans les mêmes termes :

– « *défense de plus à l'avenir injurier le demandeur* » ou de le « *maltraiter* »
– « *reconnaître le demandeur pour homme de bien et d'honneur et incapable de bassesse* ».

Les requêtes, déclarations des demandeurs ou des défenseurs « *posent en fait* » le temps du « *crime* ». La plainte fait suite à des moments de tension, de rupture. Utilisée comme instrument d'exclusion d'éléments perturbateurs à l'ordre social, la justice permet d'exercer un contrôle social sur la population.

Dans l'*Encyclopédie*, la sociabilité est définie comme une « *société humaine* [qui] *embrasse tous les hommes avec lesquels on peut avoir quelque commerce, puisqu'elle est fondée sur les relations qu'ils ont tous ensemble*⁽¹⁾ ». Les liens ainsi créés établissent des cadres de vie qui sont autant de sources de protections que de contraintes pour la communauté.⁽²⁾ Au-delà de la discorde, c'est le contexte social qui fait naître l'acte délictueux, qui apporte le plus de renseignements sur l'atmosphère de la vie quotidienne, parce que le contentieux jaillit de n'importe quelle situation, à laquelle n'importe qui peut participer.

On peut se demander si, au XVIII^e siècle, période où l'individu tend à se séparer du collectif tout en recherchant son adhésion,⁽³⁾ la sociabilité n'est pas marquée par ces hésitations, entre un désir de reconnaissance sociale passant par l'Autre, et la recherche d'intimité, premiers

(1) Article "sociabilité" dans Diderot et d'Alembert, *L'Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Genève, 1778, t. XXXI.

(2) Jean-Pierre GUTTON, *La sociabilité villageoise dans l'ancienne France. Solidarités et voisinages du XVI^e au XVIII^e siècle*, Paris, Hachette, 1971, pp. 7-8.

(3) Philippe ARIÈS (dir.), *Histoire de la vie privée. De la Renaissance aux Lumières*, Paris, Seuil, 1986, pp.7-19.

(4) L'essentiel des plaignants et des victimes habitent entre la vallée de la Suippe et la "Montagne", où l'influence de Reims est prédominante.

(5) Les accusations de vol sont nombreuses, mais personne n'est jugé pour ce délit.

pas vers une vie privée. Le recours à la justice royale peut être l'indice de cette évolution face à l'incapacité d'une sociabilité "traditionnelle" à se policer.

Qualifier de criminels, les mots et les gestes des Rémois,⁽⁴⁾ pose le problème de la place de la violence dans cette société. Ici les mots "meurtre", "vol"⁽⁵⁾ sont étrangement absents. Au cœur des préoccupations : la réputation, le regard d'autrui, celui-là même qui fonde la reconnaissance sociale où l'être et le paraître se confondent.

Progressivement, derrière le fait criminel, le quotidien se dévoile. Les raisons du désordre apparaissent : la colère, l'ivresse, la jalousie, les dettes... Des espaces du vécu quotidien se fixent, tout au long des registres, comme toile de fond de la sociabilité, rythmée par les temps de travail, de repos et de loisirs. Cette plongée au cœur de l'instruction judiciaire dresse le portrait de gens ordinaires, surpris dans leur vie quotidienne, dans toute sa spontanéité. Quand le tissu social se déchire, une géographie de la sociabilité s'esquisse. Susceptibles les Champenois ? Comme beaucoup de leurs contemporains, mais sur quel registre, en quelle circonstance ?

Des rencontres au fil du temps

Des journées comme les autres

La reconstitution du temps vécu est une tâche ardue car elle est subordonnée à l'interrogation des autorités et à la mémorisation des événements par les justiciables. La qualité et la quantité des données temporelles sont inégales. Seules 131 références sont mentionnées, dont plus de la moitié pour le mois et la date. La faiblesse des données peut s'expliquer d'un point de vue juridique. En effet, pour les juges « *dire le crime* » est plus important que « *dire le temps* ».

Dans un monde solidaire, collectif, presque chaque instant est sociabilité. Il faut pourtant y introduire quelques nuances. Tout au long de l'année, les relations de voisinage ou professionnelles se diluent dans le quotidien. Seul le mois de décembre inscrit une coupure nette dans ce cycle immuable. Le cabaret semble plus vide, les rues moins bruyantes,

les champs sont désertés. Peut-être parce que la veillée provoque une sociabilité peu agressive, est-elle absente des registres. Mise à part cette courte période de repli, les liens sociaux se tendent et se détendent au fil de l'année sans qu'un temps fort puisse être vraiment dégagé. La violence n'a pas de saison !

Il ne semble pas y avoir un jour de violence plus propice qu'un autre. Mis à part le dimanche qui représente la moitié des références (21 sur 50), les jours de la semaine sont médiocrement précisés. Seul le vendredi semble chargé d'une note symbolique dans cette société chrétienne. Jour de la Passion, de paix, c'est celui que l'on choisit pour mettre un terme à ses conflits : « *Qu'il n'a pas prétendu luy faire injure, et après la déclaration des parties qu'elles ont bu ensemble le vendredy 24 de ce mois.*⁽⁶⁾ » Il existe un temps pour la médiation.

Le dimanche est une journée particulière. La matinée est réservée au service divin. Les discussions battent leur plein à la « *fin et issue de la messe paroissiale* ». L'ensemble de la population est présente, c'est un moment riche en événements, on y vient pour se montrer, apprendre et renouveler son savoir social. Le dimanche après-midi est l'occasion pour les paysans de régler comptes et contrats, « *le dimanche 30 octobre dernier, environ les trois à quatre heures de relevée, ledit Fontaine fils, estant venu à la vente qui se faisoit ledit jour*⁽⁷⁾ », ou de terminer des travaux qui ne souffrent d'être remis au lendemain, « *qu'ayant sizé et dépouillé une pièce de terre qui lui appartient [...] il en a abattu une partie, et en a exposé le grain à l'air pour le faire sécher le dimanche 26 aoust dernier*⁽⁸⁾ ». La cessation complète des activités le dimanche demeure un point de friction entre le prêtre et ses ouailles. Mais en règle générale, la journée se déroule entre amis et voisins, devant un verre au cabaret :

– « *Étant dimanche 2 janvier dernier vers les quatre à cinq heures du soir au cabaret de Maurice Gaudet d'Heutregiville à rafrausser [se rafraîchir] avec ses amis.*⁽⁹⁾ »

– « *Étant le dimanche 5 août présent mois vers les deux heures de relevées à rafraîchir avec les nommés Marscal frères maçon limosins au cabaret.*⁽¹⁰⁾ »

Conséquence première d'une journée ou d'une demi-journée passée à boire : l'ivresse. Celle qui permet d'oublier, mais aussi celle qui porte la violence.

(6) ADMR, 17 B 1379, 30 mars 1724, REGNAULT-BONETON. Aussi 17 B 1385, 2 décembre 1756, NAVEAU-RIVART : « *Que Naveau comme Rivart, faszchez de ce qui était arri-vez à leurs femmes, ont bus ensemble chez Bertault, cabartier en cette ville, le vendredy dix neuf novembre dernier.* »

(7) ADMR, 17 B 1381, 8 mars 1736, ALLART-FONTAINE.

(8) ADMR, 17 B 1379, 20 septembre 1725, LEMAITRE-CHENU.

(9) ADMR, 17 B 1387, 17 février 1785, PIERLOT-DEHEC.

(10) ADMR, 17 B 1388, 16 août 1787, LAGRANGE-GOUGELET.

(11) Robert MUCHEMBLED, *La violence au village*, Turnhout, Brepols, 1989, p. 125.

(12) ADMR, 17 B 1385, 13 décembre 1764, MENU-LOINTIER.

(13) ADMR, 17 B 1388, 8 novembre 1790, CAILLET-ROUSSEAU.

(14) ADMR, 17 B 1388, 26 novembre 1789, MANIGOT-PARIS.

(15) ADMR, 17 B 1387, 8 février 1781, MENU-CAILLET. « *Que la nuit du 15 au 16 janvier dernier [...] personne n'était présent chez lui. Des particuliers s'y sont introduits après avoir forcé la porte, qu'un de ses fils étant revenu en sa maison assez tard, [avait] vu la porte forcée.* »

(16) Arlette FARGE, *Vivre dans la rue à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Seuil, 1992, 252 p.

(17) C'est généralement l'éclat des voix qui ameut la population. « *Que Grassière ayant crié*

Il existe une vie nocturne, tournée vers l'intérieur, productrice de chaleur humaine et d'un sentiment sécuritaire : la veillée et le cabaret remplissent ce rôle. Mais la nuit laisse aussi place à l'isolement et reste suspecte car elle permet débauche et une « *conduite manifestement libertine* ». La cour amoureuse se déroule souvent sous le couvert de l'obscurité.⁽¹¹⁾ Quand la vie se retranche dans chaque maison la nuit tombée, les jeunes gens accaparent cet espace libéré par le monde des adultes. Et la jeunesse court « *dans les assemblées aux cabarets et dans les endroits où l'on dansoit et ne se retiroit que très tard dans la nuit* »⁽¹²⁾. Amours défendus, amours cachés ne se dévoilent qu'au profit de la nuit. Domestique, on se joue de l'absence du maître : « *qu'elle recevait avec complaisance les garçons et les femmes qui voulaient aller passé le temps avec elle dans des vues bien opposé à l'esprit de chasteté, pour les accueillir dans la maison dudit Rousseau, son maître, qu'elle proffittait nuitamment des moments où il était absent* »⁽¹³⁾.

A la faveur de l'obscurité, des biens disparaissent, souvent des produits agricoles tels que le bois, l'orge ou encore les « *sceaux de vin du pressoir* »⁽¹⁴⁾. Des voleurs profitent de l'absence des propriétaires pour entrer avec effraction.⁽¹⁵⁾ Ces accusations de vol sont consignées soigneusement dans les registres, car un délit commis après le coucher du soleil est considéré comme une circonstance aggravante.

Un espace public

Comme pour les Parisiens étudiés par Arlette Farge,⁽¹⁶⁾ la rue joue, pour les Champenois, un rôle primordial dans la vie de tous les jours, c'est un « *espace pour vivre* ». Dans maintes affaires, le contour spatial demeure flou. Tout au plus savons-nous que le cadre des faits se situent « *devant le moulin* », sur un « *terroir du village* » ou « *dans la rue près de la place* ». L'espace se construit à travers le regard. De ce fait, la rupture entre le dehors et le dedans se fixe difficilement. La perception de l'espace se construit par la quête inlassable des faits, des gestes et des bruits,⁽¹⁷⁾ par lesquels s'édifie la réputation de chacun. L'important ne réside pas tant dans l'espace dans lequel on évolue, mais bien de la façon dont on y est perçu : il sert de miroir social car il n'est jamais vide d'individus. Parce qu'on connaît son importance pour l'élaboration de

l'image de soi ou de l'autre, la présence du public est utilisée comme caisse de résonance par la population afin d'y divulguer informations et réactions : à Boulton-sur-Suippe, Jean Pignolet, « *le dimanche dix neuf juin, étant au devant du moulin dud. Boulton avec plusieurs personnes [...] et disant qu'il se faisoit un plaisir de proférer lesd. injures et calomnies en public contre l'honneur et la réputation du demandeur*⁽¹⁸⁾ ». Quartier, paroisse, village, la sociabilité se structure dans cet horizon étroit et connu. En conséquence, la maîtrise de l'espace est nécessaire, qu'importe la manière – parole ou geste. Les lieux de sociabilité sont ceux du voisinage immédiat – 80 % des tensions se produisent entre des personnes résidant au même endroit.

L'occupation de l'espace – public – est la réponse à une sociabilité de la proximité, de la promiscuité. La rue est véritablement une manière d'exister.

Le seuil de la maison apparaît comme la frontière symbolique entre l'espace privé et l'espace public, mais en aucun cas il ne constitue une rupture. C'est l'endroit qui revient le plus fréquemment (29 %) dans les descriptions fournies par les plaignants ou les témoins. Il semble être un lieu privilégié dans l'instauration des liens de voisinage. On regarde, on se regarde, le pas de la porte se révèle être un endroit prédisposé à l'observation. Nombreux sont ceux qui, comme « *Margueritte Robin estoit devant sa porte* », scrutent l'horizon en quête des dernières nouvelles du voisinage. Du seuil de la maison s'offre le spectacle des actes quotidiens. L'une se rend « *devant la porte en attendant le retour de son père*⁽¹⁹⁾ » ; un voisin profite « *qu'un enfant passa devant la porte de la maison* » pour vérifier la véracité « *d'un bruit répandu en cette ville*⁽²⁰⁾ » ; une femme profite simplement d'une soirée d'été « *pour respirer l'air*⁽²¹⁾ ». Peu de différence en somme avec le Languedoc étudié par Yves Castan, où l'on déguste une tartine sur le seuil de sa porte. La signification que peut recouvrir l'appropriation de cet espace semble paradoxale. D'un côté, il est ouvert à tout vent ; les femmes par leur rôle domestique le projettent d'autant plus facilement vers l'extérieur. De l'autre, il s'inscrit comme le seul rempart possible pour la réalisation d'une vie privée, « *au moment où elle fermait sa porte*⁽²²⁾ ».

au secours, et des gens accourans de différents endroits... », ADMR, 17 B 1383, 16 avril 1750, JOBART-MERLOT. « *Les nommés Bouchereaux, Lelièvre et Despras s'écrièrent avec force que Devaux faisoit banqueroute, le répéterent plusieurs fois et enfin firent tant d'éclat qu'ils amassèrent nombre de personnes qui furent témoins de leur seine* », ADMR, 17 B 1388, 5 mars 1789, DEVAUX-BOUCHE-REAUX.

(18) ADMR, 17 B 1381, 4 août 1735, PIGNOLET-ROMAGNY.

(19) ADMR., 17 B 1387, 28 août 1783, LOMBART-BOCQUE.

(20) ADMR, 17 B 1383, 30 juillet 1750, CARTON-PREVOTEAU.

(21) ADMR, 17 B 1383, 17 juillet 1749, HIBLOT-LIEGEART.

(22) ADMR, 17 B 1387, 9 juin 1785, CHOISY-BOUILLON.

Police et Église, d'une même voix, dénoncent le cabaret comme étant le refuge de la marginalité et de l'irrégion. Le magistrat Nicolas Delamare dénonce « *les désordres que l'excès du vin cause a rendu de tout temps odieux ou du moins fort décriez les cabarets où l'on s'assemble pour le boire et y faire des repas, parce que très souvent ce qui s'y passe dégénère en débauche et en yvresse*⁽²³⁾ ». Ce portrait pessimiste des populations croisées dans les cabarets est réducteur. La clientèle se compose autant d'habitues que de clients d'un instant, un notable parfois, des compagnons souvent. La clientèle est essentiellement masculine. Les migrants en font un lieu de rencontre privilégié, reconstituant un moment le « *pays* » autour d'un verre de vin. C'est également un lieu de rendez-vous pour les membres de différents métiers : chamoiseurs, charpentiers ou comme ces bouchers, qui dans la rue des « *nouvelles boucheries* » à Reims se rassemblent une fois la journée achevée dans "leur" cabaret.

Comme l'a déjà remarqué Robert Muchembled, il y existe une « *manière de boire* ». On boit rarement seul, la majorité des hommes qui boivent ensemble se connaissent déjà : « *Il était au cabaret du nommé Baudet [...] avec le sieur Charlet, son confrère*.⁽²⁴⁾ » La consommation d'alcool est entourée de rites symboliques. Avant tout, elle scelle l'amitié, et payer l'écot en est un signe. Inversement, refuser une invitation est une manière d'afficher sa désapprobation : « *qu'en sortant de l'église un particulier l'ayant engagé de venir boir bouteille et luy ayant annoncés que son cousin serait de la partie, ledit Jean Caillet refusa d'y aller en disant qu'il n'irait pas boir avec un homme qui lui en avoit fait coûtés 1500 mal à propos*⁽²⁵⁾ ». L'abus d'alcool délie les langues, dans cette atmosphère lourde la moquerie fuse, l'insulte est vite lâchée : « *Le défendeur lui dit : eh bien oui, ta femme est une putain. Que ces propos ont été tenus dans le vin*.⁽²⁶⁾ » Tout et rien sont prétextes à libérer une agressivité mal contenue. Et bien des victimes se plaignent d'avoir reçu des coups « *sans sujet ni provocation* ». La sociabilité du cabaret est conflictuelle, mais ses fonctions ne se limitent pas à la boisson et aux jeux. Il est le poumon du village ou du quartier, lieu de rendez-vous, lieu d'échanges, paroles et argent y circulent sans cesse. Tout le monde vient y régler ses affaires : « *Il fut mandé de la part de Denize, qu'on lui a dit être au cabaret du nommé Champenois [...] pour s'ar-*

(23) Nicolas DELAMARE, *Traité de la Police*, Paris, 1738, t. 3, p. 719.

(24) ADMR, 17 B 1387, 11 décembre 1783, LORTRAT-BATIER.

(25) ADMR, 17 B 1388, 20-novembre 1788, CAILLET-CAILLET.

(26) ADMR, 17 B 1388, 17 janvier 1788, JOSNET-GAGNERACIT.

ranger ensemble sur une demande formé au présidial de cette ville par ledit Froment contre ledit Denize [...]. Qu'il se rendit immédiatement chez ledit Champenois où il trouva Denize, que celui-cy ayant parlé de régler à l'amiable l'affaire dont vient d'être parlé.⁽²⁷⁾ » La prise en commun d'un verre de vin symbolise aussi la médiation, la conciliation entre deux parties.

(27) ADMR, 17 B
1388, 17 avril 1788,
FROMENT-DENIZE.

Verbe haut et coups bas

La violence est intégrée aux activités, aux loisirs de la population. La défense de l'honneur est une composante essentielle de cette violence ; elle s'exprime en toutes circonstances.

L'honneur au quotidien

Tour à tour affirmé ou sous-jacent, l'honneur est au cœur de chaque procès. Cette préoccupation, omniprésente, naît du besoin vital d'être reconnu par les siens. Encore faut-il que chacun obtienne d'autrui le témoignage que son état lui inspire ! L'honneur est le moteur de la société toute entière ; et « *il n'y a au fond autant de types d'honneur que de catégories sociales*⁽²⁸⁾ ». Honneur et déshonneur sont étroitement liés à la circulation de la parole. Dans ce contexte, l'injure vient briser ce fragile miroir social, en refoulant l'offensé au-delà des marges de la respectabilité. La spécificité de cette sociabilité tient à l'extériorisation de la conduite individuelle.⁽²⁹⁾ C'est pourquoi l'injure perd de son intérêt si elle est accomplie en privé.

Si tous les affrontements ne se soldent pas par l'échange de coups, en revanche ils commencent tous par l'injure. Défi, menace, insulte sont autant d'étapes qui mènent à l'agression physique. L'expression la plus courante de l'affront demeure l'injure, « *ce qui se fait au mépris de quelqu'un pour l'offenser*⁽³⁰⁾ ». La parole criminelle obéit à un vocabulaire stéréotypé, peu varié : fripon, gueux, bougre forment le trio de base – au féminin : gueuse, putain, garce. On en redouble l'effet en les assortissant d'épithètes appropriées : plaisant bougre, foutre de gueux, foutre vieille... Toutes ces apostrophes constituent de sûres entrées en matière. Une insulte n'est jamais isolée dans une phrase, on « *vomit une infamie d'injures* ». De temps en temps, quelques expressions croustillantes viennent égayer ce lexique monotone :

(28) Robert MUCHEM-BLED, « *Les humbles aussi* », *L'honneur, image de soi et don de soi : un idéal équivoque*, éditions Autrement, série Morales n° 3, 1991, p. 65.

(29) Gregory HANLON, « Les rituels de l'agression en Aquitaine au XVII^e siècle », *Annales économies sociétés civilisations*, 1985, p. 244.

(30) Article « injure », Diderot & d'Alembert, *op. cit.*, t. XVIII.

(31) ADMR, 17 B
1383, 17 juillet 1749,
HIBLOT-LIEGEART.

(32) ADMR, 17 B
1387, 4 juillet 1782,
NEUFCELLE LALBATRIE.

(33) Gregory HAN-
LON, *op. cit.*, p. 255.

(34) ADMR, 17 B
1385, 20 octobre 1768,
FAURE-COUTELET.

(35) ADMR, 17 B
1381, 21 février 1737,
FAURE-TAILLET.

(36) ADMR, 17 B
1385, 20 octobre 1768,
FAURE-COUTELET.

(37) ADMR, 17 B
1379, 8 juillet 1723,
ROCHEREAUX-
MUSSIGNACQ.

– « *qu'elle étoit un reste de potence et un aricot, et Hiblot, son mary, un reste de gallère.*⁽³¹⁾ »

– « *qu'il étoit une lizette, et une gorge sèche, voulant exprimer par le langage du pain le penchant dudit Neufcelle pour la boisson.*⁽³²⁾ »

Des gestes symboliques marquent l'infamie, « *signes reconnaissables par tous, qui impliquent des valeurs partagées par la société*⁽³³⁾ ». La tête et les objets qui s'y rapportent sont les premiers touchés : « *ils se sont jettés sur lui, lui ont arraché sa perruque, et son chapeau qu'ils ont foulé aux pieds*⁽³⁴⁾ », ou encore « *il luy cracha au visage*⁽³⁵⁾ ». Le visage et la tête sont porteurs d'honneur, sa partie visible. Piétiner un chapeau montre le peu d'honneur qu'on accorde à l'offensé, qu'il est tombé bien bas dans l'estime de son entourage. Pour l'homme, la tête représente sa virilité, lui ôter son chapeau équivaut à le rendre impuissant. Pour la femme, un geste identique est assimilé à une atteinte à sa vertu : « *lui jetta sa coiffure à terre, la traittant de garce et de putain. Que la fille, fâchée d'être insultée par ledit Faure, le prit au collet*⁽³⁶⁾ ». Perruque et coiffure par leur symbolique cristallisent le mécontentement. Ce caractère sexuel du geste injurieux est à rapprocher des thèmes repris par la diffamation verbale, dont l'angle d'attaque touche d'abord à la moralité des individus, notamment des femmes, perpétuellement éprouvées dans leur vertu.

Deux conceptions de l'honorabilité s'affrontent, l'une masculine, l'autre féminine.

L'honneur des hommes est lié à la pureté des femmes. Lorsque deux hommes s'injurient, l'épouse, la mère ou la fille deviennent la cible du mécontentement, comme au cours de cette altercation verbale entre un boursier et un manouvrier⁽³⁷⁾ : « *que Elisabeth Lejeune estoit une friponne, une bougresse qui ne valloit rien, que le nommé Pierre Benoist [...] avait fait une fille à laditte Elisabeth Lejeune* ». La femme est toujours atteinte dans sa moralité, sa chasteté. Cette vertu est aussi utilisée par le mari pour mettre en avant sa virilité, « *que sy sa femme avoit eu des enfans, il avoit aydé à y travailler...* », et on insiste bien sur le fait que ce n'est pas le cas pour son adversaire, « *...mais qu'il avoit ouï dire que la mère dudit Jacques Rochereaux avoit fait un enfant avec un gueux et un maladroit* ». Si l'on cherche à atteindre la femme dans ses excès, l'homme l'est dans ses insuffisances. Comme le

souligne l'injure de « *cocu* », dont le sens, alors, est double, puisque d'un côté il remet en cause la fidélité de l'épouse, et de l'autre met en valeur l'incapacité du mari à faire respecter son autorité. « *Il a répandu des bruits qui attaque la chasteté conjugale, ledit deff[endeu] r, ennemy de la paix, a poussé sa mechanceté jusqu'au point de répandre dans le lieu de St-Masme qu'il avoit vu lad. femme dudit demandeur commettant l'adultère dans son jardin avec un jeune homme.*⁽³⁸⁾ » Bien que l'adultère au féminin soit le plus signalé par l'opinion publique, la débauche de quelque « *libertin* », « *putacier* » ou « *macreau* » est aussi source de dénigrements.

Mais l'injure ne se limite pas à ce champ d'honneur, et elle est associée volontiers à des thèmes plus traditionnels comme le travail, la sobriété, l'honnêteté... Affleurent, dans une même phrase, le bougre, l'ivrogne, le « *grand scellerat* », la putain, le « *fin filou* », la canaille, la gueuse...

L'honneur individuel est transcendé par le collectif. L'individu s'inscrit dans un réseau plus ou moins dense de relations. Si l'honneur prend toute son importance par la structuration de liens horizontaux, il se définit d'abord par l'appartenance à des solidarités verticales. En général, l'insulte vise l'ensemble de la parenté, les « *ancêtres de tems immémorial*⁽³⁹⁾ », ou les collatéraux – le frère en particulier. La difficulté est de savoir quelle réalité se cache derrière des formules telles que : « *avoir une tâche dans sa famille*⁽⁴⁰⁾ », « *Boucher s'emporta en invectives contre Haurlier et toute sa famille*⁽⁴¹⁾ ». Les références les plus classiques font appel aux ascendants en ligne directe, « *luy a reproché que son grand-père ou bisayeul avoient été pendus et mis au trois pilliers*⁽⁴²⁾ ». La désignation du lignage n'est évoquée qu'à travers les membres masculins de la famille. Les hommes sont détenteurs du prestige social, à la femme de préserver le prestige moral. Ce sens de l'honneur est exacerbé lorsque se posent des questions de préséance ; à l'église notamment où l'on défend âprement les maigres privilèges acquis au fil des années : « *il lui a répondu que sa famille n'était pas faite pour allumer les cierges de Saint-Remy*⁽⁴³⁾ ». L'idée de "race", au sens lignager du terme, existe même chez les plus humbles.

(38) ADMR, 17 B
1381, 23 juin 1735,
HANRON-ROUSSY.

(39) ADMR, 17 B
1387, 8 juillet 1784,
ROZE-QUENARDEL.

(40) ADMR, 17 B
1385, 22 décembre 1763,
HOUSOIS-FOURSON.

(41) ADMR, 17 B
1385, 10 février 1763,
BOUCHER-HAURLIER.

(42) ADMR, 17 B
1383, 5 mai 1746,
BRIET-DURAND.

(43) ADMR, 17 B
1388, 25 janvier 1787,
CHARDONNET-
LEFEBVRE.

L'honneur au féminin : les affaires de séduction

L'honneur de la femme a pour cadre la famille, et pour limites la chasteté et la fidélité. Son comportement, établi en termes d'interdits, est fonction des normes imposées par le mariage. Transgresser ces règles projette la femme dans les interstices des « *attitudes tendantes à turpitudes* ».

Depuis l'édit d'Henri II de 1556, toute femme enceinte illégitimement est tenue de déclarer sa grossesse à la justice. Mais dire la grossesse, c'est aussi dire son déshonneur. La tentation du silence est grande. Quand la mère n'a plus d'illusion sur le mariage, elle peut porter une plainte en séduction au présidial. Ces histoires d'un amour et d'un honneur perdus mettent à nu l'univers sociable qui enveloppe ces « *amours tragiques* »⁽⁴⁴⁾.

Deux réalités s'affrontent, celle de la fille abandonnée, et celle du séducteur. Pour la jeune fille, les amours décrites s'inscrivent dans le cadre des relations aux allures pré-nuptiales, « *sous promesse de mariage* » : la rupture est inattendue. Toutes les filles séduites mettent en valeur leur fermeté face aux avances du séducteur, « *de luy accorder ses désirs qu'après luy avoir longtems résistée* »⁽⁴⁵⁾. Elles ne cèdent qu'après de « *fréquentes visittes qu'il luy rendoit* », et « *des promesses réitérées* »⁽⁴⁶⁾. Seul le garçon l'a désirée, puis abusée. Paradoxe de la situation, à la volonté du secret des sentiments, s'impose le regard du voisinage, « *on les a vu souvent avoir des familiarités ensemble* »⁽⁴⁷⁾. La promesse de mariage semble la suite logique de leur conduite. La fille y est d'autant plus sensible que l'homme « *a reconnu en différent temps, et en présence de différentes personnes être le père de l'enfant dont elle est accouchée, et que le sieur Brunet lui a écrit différentes fois pour l'engager à prendre soin de leur enfant* »⁽⁴⁸⁾. L'engagement du séducteur est l'élément-clé permettant le commencement ou la poursuite de l'aventure entre les jeunes gens. L'empressement de l'un, la « *faiblesse* » de l'autre mènent ces histoires. Cette assurance libère la fille du poids de son honneur, son amant en devenant alors le responsable.

La défense masculine revêt deux aspects : nier ou discréditer. La négation complète des faits « *faux et calomnieux* » est peu utilisée. Autre alternative, la reconnaissance de la liaison, mais la femme est l'unique fautive. L'initiative devient féminine, d'ailleurs rien n'est plus naturel puisqu'elle « *a vécu dans le libertinage depuis qu'elle a eu atteint l'âge de quinze*

(44) Corinne BAUDOUX, *Les amours tragiques au XVIII^e siècle : grossesses illégitimes et filles-mères à Reims (1740-1789)*, Mémoire de maîtrise, Reims, 1982.

(45) ADMR, 17 B 1383, 17 juillet 1749, VUGET-ROUGET.

(46) ADMR, 17 B 1381, 15 novembre 1736, LECOCQ-LOGEART.

(47) ADMR, 17 B 1383, 19 février 1750, COQUET-SERPETTE.

(48) ADMR, 17 B 1387, 12 mai 1785, BERTHE-BRUNET.

ans⁽⁴⁹⁾ ». Le récit de la liaison obéit à un schéma connu d'avance. L'homme accable la femme d'une « *vie scandaleuze* », conduisant celui-ci sur les chemins de l'interdit : « *se livre à quiconque veut en jouir et la payera*⁽⁵⁰⁾ ». Tous les épithètes sont bons pour qualifier la fille séduite : « *fille de joye*⁽⁵¹⁾ », « *fille publique*⁽⁵²⁾ », « *soydisante fille*⁽⁵³⁾ ».

La sentence prononcée contre le séducteur déculpabilise la fille séduite, mais contrairement aux procès intentés pour propos diffamatoires, il n'est jamais question de « *déposer un acte au greffe reconnaissant N... pour femme de bien et d'honneur* ». Par contre, elle est accompagnée de dommages et intérêts couvrant les frais de l'accouchement et de nourrice, pour réparations. L'honneur de la femme est circonscrit au domaine de la sexualité. Sa défense passe par le mariage, véritable ciment social.

Violent ou filou ?

Les historiens traquant le crime ont lourdement insisté sur le rôle du XVIIIème siècle comme période de transition ; le criminel impulsif, le « *violent* » de Lucien Fèbvre faisant place au filou, au « *finaud* » de Pierre Chaunu. Si mutation il y a, la sociabilité en porte-t-elle les stigmates ?

Faisant suite à la violence du verbe, les coups pleuvent, « *sans sujet ny provocation* ». Il est malaisé de distinguer l'intentionnel du spontané. Des motifs profonds ou du simple prétexte, nous ne percevons que les détails qui déclenchent les conflits. Mais il semble bien que la violence soit due au hasard des mots et des rencontres, comme en témoignent les nombreuses explications fournies par les plaignants – victimes ou accusés. L'acte violent se déclenche suite à un mouvement d'humeur, « *dans un moment de vivacité* », d'une « *colère furieuse* ». La violence est dans la rue, née de la promiscuité, les tensions se résolvent dans l'instant.

L'injure devance toujours la querelle, mais les rixes n'éclatent qu'une fois sur trois. Cet enchaînement de la violence ne constitue pas une règle absolue. Par exemple, à Versailles,⁽⁵⁴⁾ bailliage royal, aux mêmes dates, ce sont les coups qui fument (47,5 %), alors que la calomnie ne représentent que 1 % du total des procès. A Hautvillers,⁽⁵⁵⁾ justice seigneuriale, entre 1734 et 1775, le rapport coups/injures est en faveur de ces premiers – 64 % contre 9 %. Dans tous les cas, la violence est pré-

(49) ADMR, 17 B
1387, 5 juin 1783, GORY-ROQUET.

(50) ADMR, 17 B
1385, 1er août 1765, CONREU-VAUTRIN.

(51) ADMR, 17 B
1383, 31 août 1747, CALDEAU-HARLEAU.

(52) ADMR, 17 B
1388, 22 janvier 1789, VERNIER-TROUSSET.

(53) ADMR, 17 B
1379, 13 septembre 1725, GUILLON-MONTGON.

(54) Ahmed FAROUK, "Rupture et mutation de la justice royale : le bailliage de Versailles au XVIIIème siècle", *Histoire, économie et société*, 1983, pp. 303-335.

(55) Michel LAPASSET, *Recherches sur les procès criminels de la justice seigneuriale d'Hautvillers (du milieu XVIème siècle à la Révolution)*, Mémoire de maîtrise, Reims, 1974.

pondérante, mais dans le présidial de Reims, les voies de fait sont d'abord cris et fureurs.

Le mot est, par excellence, l'arme des femmes. Mais, quand les furies se déchaînent, les soufflets et les coups s'échangent avec autant d'efficacité que ceux des hommes. « *Ladite v [euv] e Caillet s'est mise en colère, s'est jetté sur lad [ite] femme Breuland, plus âgée, moins grande et beaucoup moins forte, qu'elle lui a porté plusieurs coups de poing sur la tête et au visage, lui a avec ses ongles déchiré, et même endommagé un œil, la mise en sang, terrassé sur le fumier, et plongé dans une marre d'eau à fumier dont elle s'est sortie qu'avec peine.*⁽⁵⁶⁾ » Leur droit à la parole se nourrit des frictions de la vie domestique. Leur sociabilité est agressive, mais leur violence, bien que répétitive, reste médiocre.⁽⁵⁷⁾

La violence masculine s'alimente de conflits de voisinage et du travail. Elle se développe principalement sous le coup de l'impulsion ou l'emprise de l'alcool. Si la femme utilise occasionnellement quelque objet pour frapper ou se protéger,⁽⁵⁸⁾ par contre, l'homme s'arme de tout ce qu'il a à portée de main : « *Ont pris des pierres et les luy ont jettez.* » Celui-ci sait aussi se contenter de ses poings, « *Hubert porta un coup de poing sur le visage de Durand et lui fit sortir le sang par la bouche.*⁽⁵⁹⁾ » En milieu rural, le couteau et le bâton quittent rarement le paysan dans ses déplacements. Dans l'atelier, ils sont remplacés par le marteau, le maillet, la fourche, la pioche... De ce fait, la violence masculine est beaucoup plus dangereuse : « *prit aussitôt son couteau et en frappa Bouché au costé gauche à deux doigts près du cœur*⁽⁶⁰⁾ », « *a poursuivy le défendeur l'épée à la main dans les rues*⁽⁶¹⁾ ».

La violence de cette population est une réponse à l'agression de la vie quotidienne. Dans cette optique, elle semble réparatrice d'un ordre perturbé. Tous sont détenteurs d'une part d'agressivité, plus ou moins contenue et dominée.

L'acte délictueux que constitue le vol ne transparait pas dans les audiences. Par contre, l'accusation de vol, elle, est bien présente. Elle révèle plus une appréhension que le fait criminel lui-même. « *L'histoire de la sensibilité au vol, c'est celle du sentiment d'inquiétude, voire d'insécurité que nourrissent les paysans à l'égard de leurs biens meubles.*⁽⁶²⁾ » Ici, ce ressentiment touche aussi les citoyens, mais dans une moindre mesure.

- (56) ADMR, 17 B
1387, 17 février 1785,
BREULAND-CAILLET.
(57) Nicole CASTAN,
"Criminelle", dans
Arlette FARGE, Natalie
Z. DAVIS dir., *Histoire
des femmes*, Paris, Plon,
1992, t. 3, pp. 469-480.
(58) « *Ayant pris la que-
nouille qu'elle avoit à son
costé, en criant au meurtre,
elle en frappa la femme* »,
ADMR, 17 B 1381,
31 juillet 1738, POINTI-
NET-LAMBREAU.
(59) ADMR, 17 B
1388, 29 mars 1787,
DURAND-HUBERT.
(60) ADMR, 17 B
1385, 10 février 1763,
BOUCHER-HAURLIER.
(61) ADMR, 17 B
1379, 21 octobre 1723,
CARLE-MENE.
(62) Nicole DYONET,
*La sensibilité au vol en
Haut-Berry au XVIIIème
siècle (1750-1790)*. Thèse
dactyl. Paris I, 1982,
344 p.

Les objets déclarés volés sont variés : bois, échalas, collée de laine, « *grains* », légumes, jambon, âne, oies, pelle, clous, argent, livre, tabatière, mouchoir de col... Ces larcins sont le reflet d'une condition de vie matérielle. Le vol est le fait de l'homme une fois sur trois. Cependant, la femme vole plus fréquemment que lui des produits agricoles. Le vol d'aliments s'inscrit dans le prolongement de ses activités domestiques.⁽⁶³⁾

Occasion et tentation sont étroitement liées. La majorité des objets dérobés le sont, car ils étaient soustraits à toute surveillance et à l'air libre. Le vol par effraction est rare, mais on n'hésite pas à franchir haies ou fossé pour accéder aux biens désirés, « *la femme Debarre lui avait coupé et volé cinquante chous en s'introduisant dans son jardin* »⁽⁶⁴⁾. La richesse de chacun est portée à la connaissance de tous, dans une société tissée par les solidarités, la conservation des biens repose sur un climat de confiance.

La liste de la rapine, issue des injures, comme « *voleur de bois* », informe également sur les correspondances établies entre les spoliés et leurs biens.⁽⁶⁵⁾ La dénonciation d'un vol est une réaction de défense de la propriété. La parole injurieuse rapporte aussi un sentiment de crainte, le vol étant subit comme un fléau constant. Les personnes les plus aptes à dénoncer ce crime sont, paradoxalement, les plus démunis : charron, berger, ouvrier en laine, veuve... Sans doute moins protégés, ils sont les plus exposés. Néanmoins, le critère essentiel semble tenir à la nature des objets qu'on leur dérobe. Le vigneron se plaint de la disparition d'échalas, le boucher du vol de « *pied de tripe* »⁽⁶⁶⁾, et la femme dénonce le meunier « *qu'il étoit honteux de luy rendre de la farine qu'il luy rapportoit, parce que d'un septice il n'en rapportoit que trois queutels* »⁽⁶⁷⁾.

La révélation publique du vol provoque la rupture du tissu social, dans la mesure où elle expose la singularité du comportement d'autrui. Le voisin est plus sûrement atteint par ces accusations, mais l'image du brigand n'est pas absente des esprits, « *qu'il étoit un voleur de grand chemin, qu'il allait attendre les passans pour les dévaliser* »⁽⁶⁸⁾.

Le nombre constant de vols dénoncés au fil des registres ne montre pas un attrait soudain pour la défense de biens personnels, mais plutôt une crainte durable quant à leur préservation. A l'image de la population berri-chonne, les Champenois vivent, « *entre autres peurs [...] celle du vol* »⁽⁶⁹⁾.

(63) Arlette FARGE,
*Le vol d'aliments à Paris
au XVIIIème siècle*, Paris,
Plon, 1974, p. 117.

(64) ADMR, 17 B
1387, 28 février 1782,
DEBARRE-LABAUVE.

(65) Nicole DYONET,
op. cit., pp. 197-199.

(66) ADMR, 17 B
1379, 8 juillet 1723,
ROCHEREAUX-MUSSI-
GNACQ.

(67) ADMR, 17 B
1379, 7 janvier 1724,
RINGEL-MARLIER.

(68) ADMR, 17 B
1388, 1er février 1787,
ANTOINE-LAPOULLE.

(69) Nicole DYONET,
op. cit., p. 298.

(70) Robert
MUCHEMBLED,
“Anthropologie de la
violence de la France
moderne (XIV^{ème}-
XVIII^{ème} siècles)”,
Revue de synthèse, 1987,
pp. 42-43.

Les traits de sociabilité, saisis par le prisme du cadre judiciaire, révèlent la richesse des relations humaines, transcendées par l'honneur. Le “crime” n’est qu’un « *simple dépassement de la sociabilité habituelle* ⁽⁷⁰⁾ ». Son contexte s’insère dans une multiplicité de réseaux. L’espace quotidien de la sociabilité se définit comme un véritable champ d’honneur. La présence du public est requise, créant ainsi le sentiment de décor. La délimitation d’un horizon étroit est nécessaire à la conception de l’honneur. Il ne s’établit que dans un cadre de reconnaissance mutuelle. En conséquence, cette clientèle judiciaire, sédentaire et grégaire, antithèse du marginal, est surtout victime d’une intense intégration. De leur cohésion étouffante naît la violence, enracinée dans la sociabilité ; d’où ce constat d’agressivité latente. S’engager en justice permet de fixer des limites aux agressions répétées, voire de les compenser. C’est la contrainte qui motive la majorité des plaintes. Très peu sont des habitués de la chicane. La justice apparaît comme un régulateur de la sociabilité. La population n’a pas soif de vérité et de justice : elle recherche le plus sûr moyen pour cicatriser l’honneur blessé.